



LE MOIS DU...
LE MOIS DU...
LE MOIS DU...

changer

S'évader...

**et puis
après ?**

**UN RÉCIT
INÉDIT
DES ANNÉES
DE GUERRE**

Les bonnes relations peuvent devenir d'excellentes liaisons.

Genève-Paris

07.15

08.15

09.15

10.15

12.15

14.15

18.00

18.30

20.15

Paris-Genève

07.15

08.15

09.15

11.15

12.15

14.15

16.15

18.15

20.15

Depuis le 31 mars 1985, Swissair et Air France vous proposent un horaire haute-fréquence sur la ligne Genève-Paris: 1 vol toutes les heures, ou presque.

Une véritable navette. Le rythme qui convient lorsqu'on doit se rendre sur les bords de la Seine. Avec un avantage supplémentaire pour ceux qui

ont vraiment fort à faire entre Paris et Genève: l'abonnement annuel permettant d'économiser 30% sur le tarif normal en Business Class/Classe Affaires ou Economy Class. Et si vous tenez également à économiser du temps, prenez, dès votre arrivée à l'aéroport Charles de Gaulle, l'hélicoptère d'Helifrance qui vous déposera en quelques minutes

au centre de Paris (FF 350,-). Swissair et Air France avaient à cœur de démontrer qu'en affaires aussi, les bonnes relations peuvent devenir d'excellentes liaisons.

Swissair, Air France ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

AIR FRANCE 

swissair 

A HIROSHIMA

6 août 1945 : la première bombe atomique de l'histoire anéantit la ville d'Hiroshima. En un éclair, le Japon est vaincu. L'humanité entre dans une ère nouvelle.

Été 1950 : Shinzo Hamai, maire d'Hiroshima, fait partie de la première délégation japonaise à se rendre en Europe et aux Etats-Unis depuis la fin du conflit. L'étape de Caux est décisive.

A son retour, Shinzo Hamai doit décider de l'inscription qui sera gravée sur le monument érigé à la mémoire de ses cent mille concitoyens victimes de la

bombe. Profondément marqué par ce qu'il a vécu durant son voyage et son séjour à Caux, il fait modifier la formule proposée. Ainsi, *Nous ne les laisserons pas répéter les mêmes erreurs* devient sur le monument : *Nous ne répéterons pas les mêmes erreurs*.

6 août 1985 : quarante ans après, cette inscription – et le changement d'attitude dont elle témoigne – garde toute sa charge de vérité, et de défi à chacun de nous.

MÉRIDIEN

respect du prochain. On oublie que son voisin de table ou de réunion appartient, par exemple, à la catégorie d'individus que, dans notre contexte habituel, nous regardons peut-être avec crainte ou indifférence.

Au-delà de toutes ces qualités, l'atmosphère de Caux est faite d'humilité. Celui qui arrive avec ses certitudes et ses *priori* se sent vite en porte-à-faux. Pas tous, bien sûr. Si l'on a la peau dure, on peut vivre ici quelques jours dans la forteresse de sa bonne conscience et, alors, on ne comprend rien à ce qui se passe autour de soi. Mais le retour sur soi-même a quelque chose de contagieux. C'est d'ailleurs la réaction en chaîne dont le monde a besoin.

Alors, si vous voulez camper dans votre bon droit et dans votre autosatisfaction, ne prenez surtout pas le petit train à crémaillère qui conduit jusqu'à Caux. Vous risqueriez une rencontre décapante avec vous-même.

JEAN-JACQUES ODIER

CAUX : LES PREMIÈRES SEMAINES DE LA CONFÉRENCE D'ÉTÉ

13 juillet : La réunion d'ouverture a lieu en présence de M. Arnold Chauvy, président du Grand Conseil vaudois, et de M. Paul-René Martin, syndic-maire de Lausanne.

13-14 juillet : A l'initiative de juristes italiens se tient une table ronde sur la protection des minorités en Europe. Vingt-cinq Autrichiens de Carinthie y participent. Ils représentent les deux associations slovènes ainsi que les différentes factions du parlement régional. Dans l'atmosphère de Caux, tout le groupe décide de se retrouver séparément pour parler à cœur ouvert des blocages entre la minorité slovène et la majorité de langue allemande. Alors que certains évoquaient ouvertement la violence comme seul moyen de secouer l'immobilisme officiel, le courant passe. Rendez-vous est pris pour un nouvel échange sur place après l'été.

13-20 juillet : Forum des jeunes. Ils sont 150 à remplir de leur enthousiasme le grand bâtiment de Caux. Ils veulent mettre leur vie au diapason d'un monde en recherche. Ils s'entretiennent notamment avec l'Algérien Abd-El Rahman Khane, directeur exécutif de l'Organisation des Nations Unies pour le Développement Industriel (ONUDI), et avec M. Olivier Giscard d'Estaing, directeur adjoint de l'Institut national supérieur d'économie et d'administration, de Fontainebleau.

29-31 juillet : Colloque des professions médicales. Trois jours d'échanges intenses sont marqués par l'exposé du professeur Félix Labhardt, co-directeur de la clinique psychiatrique de l'Université de Bâle sur la « psychiatrie et la médecine psychosomatique à une époque de dévaluation morale ». En sous-titre : « Le rôle d'une foi personnelle ».

25 juillet-2 août : Semaine des familles. Venus de vingt pays principalement européens une soixantaine de familles se retrouvent pour traiter de l'amitié, de la transparence, de la créativité, et pour essayer de les vivre, toutes générations confondues. Le rôle du père comme la juste place de la mère sont aussi approfondis, dans un souci de dépasser la fausse querelle foyer-travail.

3-4 août : Colloque sur la politique familiale, avec la participation du député français Jean Briane et de M. Germain Bouverat, chef du service suisse de protection de la famille.

7 août : Arrivée de participants d'Amérique du Nord et du Sud ainsi que de dix-neuf pays d'Asie et du Moyen-Orient pour un dialogue avec l'Europe.



A Caux : colloque sur les minorités en Europe.

ATMOSPHÈRE

Beaucoup de visiteurs, de participants aux rencontres de Caux s'extasiaient de l'atmosphère qui y règne. De quoi est-elle faite, cette atmosphère ? L'air de montagne y est-il pour quelque chose ? Il a certes un pouvoir vivifiant, et il y a sans doute quelque vertu bienfaisante à s'élever ainsi au-dessus des pollutions atmosphériques et mentales. On se sent, à Caux, à des lieues du cynisme et des habitudes acquises.

Allons plus loin. Le fait même que Caux reçoive, sur un même pied, et sans que cela soit l'effet d'un quelconque égalitarisme, des personnes de tous bords et de toutes origines, force au

Un livre attendu sort de presse ce mois-ci :

POUR L'AMOUR DE DEMAIN

Irène Laure racontée par Jacqueline Piguet

Les Editions de Caux publient ce mois-ci un livre qui met en valeur les expériences de vie les plus marquantes d'Irène Laure. Vingt-trois chapitres qui sont autant d'instantanés saisis par la plume alerte de Jacqueline Piguet, vingt-quatre photographies et des citations qui reflètent la conviction et le cœur de cette militante socialiste qui, d'abord avec son mari Victor, puis seule, continue à transmettre le fruit de sa première expérience de réconciliation avec les

Allemands. Le livre paraîtra également en allemand et en anglais.

Parallèlement, le cinéaste David Channer a interviewé Irène Laure chez elle à La Ciotat et l'a suivie dans quelques-uns de ses récents voyages. Le film qui en résulte, d'une durée de quarante-cinq minutes, sera bientôt disponible.

Nous reproduisons ci-dessous un extrait d'un chapitre du livre intitulé Zaïre, an zéro.

ZAÏRE, AN ZÉRO

Une lune rouge, immense, regarde la ville.

Après la fuite éperdue des Européens vers les ambassades ou vers le fleuve, le silence n'est plus troué que par des coups de feu sporadiques au loin, ou une jeep qui descend le boulevard Albert 1^{er} à tombeau ouvert.

Un chien lance un cri désolé, d'autres lui font un écho lugubre. Sauraient-ils que leur abandon marque la fin d'une époque ?

De son balcon du huitième étage, Irène Laure interroge la nuit. On est le 7 juillet 1960. Quinze jours – un siècle déjà – qu'elle débarquait à Léo, comme on appelait Kinshasa en ce temps-là. Le compte à rebours de l'indépendance touchait à sa fin et la tension montait.

Invitée à loger dans une ravissante villa près du fleuve par une charmante Belge, Irène Laure s'apprête à défaire ses bagages quand arrive un Noir tout de blanc habillé :

– Madame, avez-vous du linge à laver ?

– Non, Monsieur, j'arrive tout juste, merci beaucoup.

– Des chaussures à cirer ?

– Oh non, merci, je fais toujours ça moi-même.

Inconsciente de l'incongruité de sa réponse, heureuse d'un premier contact avec un habitant du pays, elle lance la conversation. Mère et grand-mère avant tout, c'est au père de famille qu'elle

s'intéresse : cet homme qui a l'air jeune encore a autant de petits enfants qu'elle !

L'écho de leur bavardage attire la maîtresse de maison :

– Va-t-en, Joseph, tu n'as rien à faire là.

Et d'expliquer à Irène Laure, que l'indignation fait trembler, qu'il est ridicule de vouvoyer un boy et qu'elle doit s'habituer à vivre comme les Blancs qui connaissent les us et coutumes du pays.

– Mais, Madame, je suis venue ici à l'invitation des nouveaux dirigeants congolais et je ne tutoyerais pas un homme que je ne connais pas, un père et grand-père.

Une ombre est entrée dans la villa de rêve et elle pèsera pendant les quelques jours qu'Irène Laure y demeure avant d'emménager, au centre ville, dans l'appartement d'une famille rentrée en Europe.

Immeuble grand luxe, certes, mais il faut s'accommoder du peu de meubles qui y restent et vivre sans linge de maison, sans vaisselle, en disputant àpre-



Victor et Irène Laure

ment la possession des lieux à des armées de cancrelats. Ménagère avisée, Irène Laure emballa toujours dans sa petite valise un carré soigneusement découpé dans un vieux sous-vêtement de Victor pour faire briller ses chaussures. Providentiel chiffon car, l'indépendance arrivant, les magasins sont fermés pour plusieurs jours et il n'y a rien d'autre pour enlever la poussière, nettoyer la salle de bain, récurer la cuisine !

L'excitation grandit. Du balcon, on voit fleurir les drapeaux. Les institutions nouvelles se mettent en place fébrilement et sur le boulevard les cortèges officiels passent et repassent.

C'est en pleine chasse aux cancrelats que survient, le 30 juin, une invitation au banquet officiel et aux cérémonies de l'Indépendance au Palais de la Nation. Irène Laure, en effet, a rejoint pour ces jours historiques une vingtaine d'hommes de Caux déjà sur place. Ce sont les délégués congolais à la Table Ronde de Bruxelles qui ont demandé l'aide du Réarmement moral pour empêcher le pays d'éclater au moment même de sa naissance. Ils mettent tant d'espoir dans ce message d'unité qu'en pleine fièvre des préparatifs, alors que se forme difficilement le gouvernement, chaque jour l'un ou l'autre des nouveaux ministres vient parler – ou se faire – avec les invités de Caux. A quatre jours de la passation des pouvoirs, Patrice Lumumba vient avec dix-neuf membres de son cabinet nouveau-né voir un film du Réarmement moral.

A côté de la socialiste française, le groupe hétéroclite comprend des Noirs et des Blancs d'Afrique du Sud, deux anciens guérilleros mau-mau et un fermier blanc du Kenya, trois jeunes musiciens américains qui n'ont pas leur pareil pour mettre les idées en chansons, des Suisses, un Nigérian.

Au lendemain de la soirée officielle, visite surprise d'un homme qu'Irène Laure et ses compagnons ont rencontré plusieurs fois déjà. Jean Bolikango est le chef de la grande tribu des Bangala. Tout le monde s'attendait à ce qu'il soit choisi comme président, ou qu'il obtienne un des ministères clés. Or pressions et intrigues ont joué contre lui et il se retrouve le grand vaincu de l'indépendance.

En un tournemain, la table est mise, avec des couverts dépareillés, et le poisson grésillé dans la poêle exigüe.

– Pourquoi êtes-vous venus me voir dimanche ? interroge Bolikango. Qu'est-

ce qui vous a poussés à me chercher jusque dans ma cachette ? J'étais entouré de mes hommes qui voulaient la vengeance. Nous étions prêts à mettre le feu à toute la ville. J'étais sur le point de prendre la décision fatale.

Assis autour de la table sur des sièges de fortune, tous sont suspendus à ses lèvres, et le poisson à la provençale est oublié.

– Votre visite et vos paroles m'ont fait éviter une effusion de sang. Après votre venue, j'ai de nouveau eu la conscience en place et maintenant je ne pense plus à ma défaite.

Etrange similitude entre le bouleversement du chef des Bangala et le retournement d'Irène Laure envers l'Allemagne il y a treize ans. La souffrance d'être accusée de faiblesse, voire de trahison par ses proches camarades, comme il la comprend, Bolikango, lui qui, depuis quatre jours, se bat pour calmer les esprits autour de lui, pour empêcher l'amertume de détruire le pays.

Lorsqu'il repart en hâte vers ses hommes, Bolikango a découvert que la voix du silence qui a poussé quatre étrangers à le débusquer dans sa cache l'autre matin est une force avec laquelle il peut compter et, dans les semaines à venir, il en aura besoin. (...)

De quelles souffrances n'avons-nous pas, en France, payé notre libération ! A la fin de 1944, nous étions libres des Allemands, mais où était la libération des Français ? Les haines, les rancunes, les vengeances personnelles empoisonnaient la victoire. La liberté tant désirée était un mensonge, car il n'y avait pas de liberté dans les cœurs.

Un jour, Frank Buchman me demanda : Quelle unité voulez-vous pour l'Europe ? Ce fut un choc, car pour la première fois de ma vie, bien que j'aie toujours parlé de paix et de liberté, j'ai réalisé que la haine profonde que j'avais vis-à-vis des Allemands détruirait un jour l'avenir de mes petits-enfants que j'aime.

J'ai demandé pardon pour ma haine, c'est ce qui a libéré mon cœur de la boue de l'amertume. Je suis devenue une femme libre, libre pour accomplir ce qui est demandé à toute femme, à toute mère, à toute grand-mère : participer à l'immense tâche de refaire les hommes et le monde.

IRENE LAURE sur les ondes de Radio-Zaïre, 15 juillet 1960

PHOTOS : Archives de Caux : p. 4 ; Gray et Lancaster : pp. 7 et 8 ; Spreng : p. 3.

POUR L'AMOUR DE DEMAIN

Diffusion librairies :

SUISSE : Diffusion Ouverture, En Budron C., 1052 Le Mont-sur-Lausanne.

FRANCE : Librairie-diffusion « 71Cl », 48 rue de Lille, 75007 Paris.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez me faire parvenir

..... ex. de

POUR L'AMOUR DE DEMAIN

Irène Laure racontée par Jacqueline Piguët

au prix de lancement de Fr.s. 15.50 ou 62 FF, frais d'expédition en sus.
à partir du 1.10.85 : Fr.s. 18. – ou 72 FF)

FRANCE Je renvoie le bulletin à :

Publications du Réarmement moral

68, Bd Flandrin, 75116 Paris

Je règle au reçu de la facture

par chèque bancaire ou postal

libellé à : Publications du Réarmement moral

CCP 8431 79 E Paris

majoré des frais d'expédition : 10 F

SUISSE, BELGIQUE ET AUTRES PAYS

Je renvoie le bulletin à :

Editions de Caux, CH-1824 Caux, Suisse

Je réglerai la facture jointe à l'envoi par

virement postal

Editions de Caux, CCP 18-3192

Nom Prénom

Rue et N°

N° postal Localité Pays

ITALIE : LA FORCE DU PARDON

Le nom de Carlo Alberto Dalla Chiesa s'inscrit dans la longue liste des victimes du terrorisme qui a sévi en Italie pendant ce qu'on a appelé les « années de plomb ». Carlo Alberto Dalla Chiesa, général des carabinieri, tué à Palerme le 3 septembre 1982 avec la jeune femme qu'il avait épousée cinquante-quatre jours auparavant.

Les autres noms : Walter Tobagi, 33 ans, journaliste au *Corriere della Sera*, assassiné par la « Brigade du 28 mars » alors qu'il sortait sa voiture du garage. Guido Galli, 48 ans, tué le 19 mars 1980 par un commando de *Prima Linea* dans les corridors de l'Université d'Etat à Milan, alors qu'il s'appropriait à donner son cours de criminologie. Guiseppa Talierecio, 54 ans, directeur d'entreprise, retrouvé criblé de dix-sept balles dans le coffre d'une voiture après quarante-six jours de séquestration par les Brigades Rouges. Enrico Galvaligi, 61 ans, général des carabinieri, assassiné le dernier jour de l'année 1980 alors qu'il voulait remettre un pourboire à deux « livreurs » qui lui avaient apporté un panier de fleurs. Vittorio Bachelet, 54 ans, professeur de droit administratif, vice-président du Conseil suprême de la Magistrature, assassiné par les Brigades Rouges dans l'enceinte de l'Université de Rome.

Le journaliste Gigi Moncalvo du quotidien *Il Giorno* est allé rencontrer les veuves, les orphelins des victimes pour leur demander : « Avez-vous pardonné ? Comment réagissez-vous en apprenant qu'un juge, à la faveur de la loi sur les « repentis », accorde la liberté à des jeunes qui ont répandu la terreur, la douleur et le sang ? »

Les réponses, stupéfiantes, sont le sujet d'un livre paru récemment en Italie.

Stella Tobagi : « J'espère que je pourrai un jour rencontrer face à face les jeunes qui ont tué mon mari. C'est avant tout leur idéologie qui doit être condamnée. On peut se tromper, mais si on ne permet pas à celui qui commet une faute de revenir, alors c'est vraiment la fin ! »

La veuve du juge Galli : « Pardon est un mot que je ne formule qu'en vertu de mes convictions religieuses. Je sens que la route à suivre est celle de l'évangile mais une partie de moi-même se rebelle. Dieu m'aidera. »

Gabriella Talierecio : « A quoi cela servirait-il de haïr ? De là haut, Guiseppa continue à nous aimer comme avant. C'est lui qui nous a enseigné à pardonner et à aimer. »

Le capitaine Paolo Galvaligi, fils du général, dont les assassins ne sont pas parmi les « repentis » : « En tant que fils, je réponds que le pardon est la base de notre foi. En tant que soldat, je dis que la justice est la base de notre Constitution. Personne ne nous rendra mon père. C'est pour cela que ma mère et moi avons renoncé à nous porter partie civile au procès. »

Lors des funérailles du vice-président du Conseil suprême de la Magistrature, Vittorio Bachelet, le 14 février 1980, à Rome, le fils du défunt, Giovanni, provoque la stupeur quand il ajoute aux homélies et aux discours cette déclaration de la famille : « Nous voulons prier aussi pour ceux qui ont frappé mon père afin que, sans rien enlever à la justice qui doit triompher, sur nos lèvres soit toujours le pardon et jamais la vengeance, toujours la vie et jamais la mort pour les autres. »

La force du pardon surpasse celle de la haine. Des femmes et des fils qui savent pardonner, même s'ils ne sont que quelques-uns à le faire, sortiront leur communauté, leur peuple de l'engrenage de la violence.

Ch. P.

Oltre la notte di piombo, par Gigi Moncalvo, Edizioni Paoline, Torino, 1985.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.
Société éditrice : Éditions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)
France : FF 90 ; Suisse : Fr.s.25. - .
Belgique : FB 630 ; Canada : \$ 17. - .
Autres pays par voie normale : FF 100 ou Fr.s.28. - . Par avion : FF 100 ou Fr.s.30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 45 ; Fr.s.16. - ; FB 315.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 5 500 francs CFA (abonnement avion) ou 5 000 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 40 T, La Source, France.



**Il est rassurant
de se savoir bien assuré.**

Discutons-en entre nous.

winterthur
assurances

Toujours près de vous.



Instantanés pris lors de la rencontre organisée par le Réarmement moral à Washington en juin dernier. Les délégués d'Amérique du Sud, du Centre et du Nord ont eu de nombreuses occasions d'échanges. Ci-dessus, de g. à dr.: Jorge Molina, agronome argentin, Oscar Alaniz, haut-fonctionnaire uruguayen, Eduardo Molina Olivares, du Salvador, Juan Battista, éducateur, du Costa Rica.



Jeremiah Denton, sénateur de l'Alabama (au centre), avec un jeune de Taïwan et le vénérable Buth Ngoy, venu avec cinq autres Cambodgiens.

Ci-dessous à g.: le commandant Ahmed Zia Masoud, (à g.), un des chefs de la résistance afghane, prend la parole, traduit par un de ses compatriotes. Ci-dessous à dr.: M. et Mme Collie Burton, militants du dialogue intercommunautaire à Richmond, s'entretiennent avec M. et Mme Palmer, de Chicago.



A dr.: Chester Crocker, secrétaire d'Etat adjoint chargé des affaires africaines, intervient lors d'un carrefour sur l'Afrique du Sud. Ci-dessous: Le chef Crowchild, de la tribu indienne Sarcee, du Canada.



RÉTROSPECTIVE SUR LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON

Vivre dans la maison de Dieu, dans la maison de l'amour, c'est vivre l'intimité, la fécondité et l'extase.

L'intimité. Dieu nous appelle à baser nos vies sur ce que j'appellerai le premier amour. « Aimez-vous les uns les autres parce que Dieu vous a aimés en premier. » Un premier amour que nous ne devons cesser de chercher, un amour originel, qui a précédé le péché originel, un amour inconditionnel et illimité que nous commençons à saisir dans la discipline de la prière, de la contemplation, de la méditation, de la solitude. Il vous est suggéré de faire silence le matin, de réserver dans votre vie des zones de silence vous permettant d'entendre la voix qui vous dit : « Je t'aime avant que vous ne soyez à même de recevoir ou de donner l'amour. Cet amour vous libère, vous permet de parcourir ce monde hostile en vous disant : « Je suis aimé, donc je n'ai pas à dépendre de ce que les autres me disent, ou disent de moi, ou disent contre moi. »

Nous vivons dans un monde où domine l'idolâtrie des rapports inter-personnels. Ce que l'autre pense de nous, ce que untel ou une telle dit de nous ou ressent à notre sujet nous préoccupe à l'excès. A faire de ces rapports le critère ultime de la vie, nous condamnons notre société à la violence, parce que nous attendons plus les uns des autres que ce que nous pouvons donner.

Tant de mariages, tant d'amitiés, tant de communautés se brisent sur cet écueil ! C'est comme les doigts de deux mains qui s'emmêlent : « Je t'aime, tu m'aimes, mettons-nous ensemble... Nous semblons compatibles, peut-être cela va-t-il être l'amour, peut-être allons-nous faire l'amour... Peut-être sommes-nous faits l'un pour l'autre, mettons-nous ensemble. » Et plus tard : « Je croyais te comprendre, mais nous sommes mariés depuis un an, je ne te comprends toujours pas et je ne suis pas certain que tu me comprennes vraiment. » Tous ces échecs viennent de ce que nous sommes prisonniers les uns des autres.

Ce que nous espérons en fait, c'est d'être arrachés à notre solitude ; mais à ériger l'autre en dieu, nous nous transformons nous-mêmes en démons, nous devenons revendicateurs et cruels. « M'aimes-tu ? M'aimes-tu ? » Et la caresse s'accroche comme la peur, le baiser devient combat, l'écoute soupçon, la tendresse méfiance. Les marques d'amour se transforment en actes de violence : éloignement, ressentiment, rancœur, désillusion, blessure.

« Dressez votre demeure en moi comme j'ai dressé la mienne en vous. » La vraie intimité est en Dieu. Non pas des mains emmêlées, mais des mains jointes, des mains qui construisent une demeure. Une personne pourra alors dire à l'autre : « Le Dieu qui m'aime est le Dieu qui me parle par toi ; le Dieu que j'ai trouvé dans ma solitude est le Dieu qui se révèle à moi par toi. »

Le mariage, ou l'amitié, ce ne sont plus alors des gens qui s'aiment au point de vouloir vivre ensemble, mais des gens qui ont découvert l'amour de Dieu pour eux, et l'appel qui leur est lancé pour qu'ils soient l'un pour l'autre la révélation d'un amour qui les dépasse.

Si donc vous êtes en contact avec ce premier amour qui vous étreint tout entier, vous aurez la liberté de voir Dieu partout où vous allez. Par la pratique de la prière

POUR U toujours

Par le Père

D'après une méditation
lors d'une rencontre du Ré

et de la solitude, vous vivrez vos journées en découvrant Dieu là où vous ne l'attendiez pas.

La fécondité

« Si vous demeurez en moi, et moi en vous, vous porterez des fruits abondants. » La fécondité est une notion magnifique. Lorsque nous nous aimons les uns les autres comme Dieu nous aime, lorsque nous sommes vraiment au contact de ce premier amour, nos vies deviennent fécondes. Certes, nous sommes censés être productifs, mais cela n'est pas la même chose. Nous ne sommes pas appelés à beaucoup accomplir, mais à porter du fruit. Ne confondons pas les fruits et les résultats, les succès. Ce que nous produisons est prévisible, descriptible. Nous éprouvons tous le besoin d'être productif, parce que nous en tirons le respect de nous-même, le sens de notre identité, de notre importance. « Voyez les livres que j'ai écrits ; voyez tous mes amis ; voyez l'influence que j'exerce. »

En vieillissant, nous aimons exhiber ainsi nos trophées et tout ce qui, malgré notre âge, prouve aux autres que nous avons été productifs.

Le Christ ne nous demande pas d'être productifs, mais de porter du fruit. Or un fruit ne se fabrique pas. Il se voit, il s'admire. Bien sûr, l'exemple le plus émouvant de la fécondité est l'enfant. De votre enfant, vous ne dites pas : « Il est conforme à ce que nous avons prévu », mais : « C'est le plus bel enfant qui ait jamais vu le jour », ce en quoi vous avez toujours raison, car l'enfant est le fruit de l'amour. Malgré la dégradation des termes, on ne peut pas dire qu'on fait l'amour pour faire un enfant. L'amour est là ; la joie est là, et avec eux le don de Dieu.

Chaque fois qu'un fruit apparaît dans votre vie, qu'il soit joie, paix, vie nouvelle, n'y voyez rien d'autre qu'un motif de gratitude et dites : « Merci ».

ne joie s neuve

Henry Nouwen

faite le 17 juin dernier
nement moral à Washington

Dieu nous demande d'être fidèles à son amour et de faire confiance que cet amour sera fécond, d'une fécondité que nous ne pouvons pas contrôler. Tous les grands saints de l'histoire ont porté des fruits, mais ces fruits ne se sont parfois manifestés que des années plus tard, voire des générations plus tard – et ils étaient loin de savoir eux-mêmes combien leurs vies seraient fécondes.



Telle est la vie par la foi. Faire confiance que votre amour portera des fruits, visibles ou non, et ceci indépendamment de votre efficacité personnelle. Cela veut aussi dire que vous vous détachez de la question de savoir combien de personnes vous avez influencées, quels résultats vous avez obtenus, quelle carrière vous avez parcourue. Posez-vous la vraie question : Ai-je été fidèle à Dieu et à sa voix d'amour ? Suis-je prêt à accepter que ma vie porte du fruit dans la vie d'autres êtres, de mon vivant ou plus tard ? Nous sommes facilement séduits par l'idée d'être des instruments de changement, de

changer des gens, de les guérir, d'avoir des résultats dans leur vie. Or le Christ ne nous demande pas de guérir le monde, mais de l'aimer. De souffrir, de pleurer avec ceux qui souffrent, d'être émus de compassion, de rester auprès des malades, que nous puissions ou non faire quelque chose pour eux. C'est là que réside le mystère de l'amour. L'amour veut être là où les gens souffrent, il veut lutter à leurs côtés, partager leur vie jusqu'au bout.

L'extase

Dans la maison de l'amour, la joie occupe une place importante. Elle est une des valeurs essentielles de la vie spirituelle. Oh, qu'il est capital que vous soyez joyeux ! On se pose des questions, à voir tant de prédicateurs au long visage ! Curieusement, nous nous intéressons bien davantage à la souffrance qu'à la joie. J'ai suivi en Hollande un cours de deux ans sur l'angoisse. Lorsque j'ai demandé au professeur de nous parler de la joie, il ne savait que dire. En fait, la joie va plus profond que la douleur, elle est peut-être plus importante. Et il faut la demander... « Je vous parle de mon amour, a dit le Christ, pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. »

Le terme d'extase nous aide à comprendre la joie puisqu'il veut dire que l'on sort de l'état statique où l'on était, que l'on quitte un lieu déterminé, toujours le même, rigide, en fait le lieu de la mort, que l'on se meut, sans jamais s'ennuyer ; que l'on quitte son père, sa mère, ses frères et sœurs pour suivre le Christ. Non pas que ce lieu fixe soit mauvais en soi ; il peut être bon ; mais il faut le quitter et le quitter à nouveau. Ainsi, la joie vient lorsque l'on quitte les lieux auxquels on s'accroche. La joie est toujours neuve, toujours ouverte à la vie. Il n'y a pas de vieille joie (mais il y a des vieilles peines !). La joie est toujours re-création, elle est toujours source de vie. La vie dans l'extase est une vie où l'on passe de la sécurité à la liberté. Si nous avons peur, nous nous cramponnons à ce lieu fixe, même si cela fait mal : on sait ce qu'on a, on ne sait pas ce qu'on va avoir ! Il y a trop de gens qui préfèrent être malheureux et en sécurité plutôt qu'heureux et dans l'insécurité ! « Ne touchez pas à l'édifice ! Ne me forcez pas à changer d'avis ! » Tout ce à quoi on s'accroche devient inutile. Chaque fois qu'on fait acte d'abandon d'un point de vue, d'un sentiment, d'une idée et qu'on se lance dans l'inconnu, la vie se révèle dans toute sa nouveauté.

La joie n'est pas toujours l'opposé de la douleur. Dans le domaine spirituel, la joie est souvent cachée, enterrée. Vous regardez la Croix et ne voyez que le Christ nu, crucifié. Ce qui ne vous empêche pas de sentir, dans le sol divin, que la joie est présente, avec la vie nouvelle. Mettez-vous en mouvement et vous constaterez que même dans les endroits douloureux est celée une joie plus profonde que ce que vous pouvez imaginer. Notre monde a tendance à séparer joie et tristesse, joie et douleur. Dans la vie spirituelle, la joie est toujours présente, cachée, là où le sol a été labouré. Cela fait mal, mais parce que le sol a été remué, brisé, la graine peut germer, la vie nouvelle se manifester.

Voilà ce qu'est la joie, l'extase : sur la mort, la vie reprend ses droits, toujours.



Jean de Lavallée

S'évader... et puis après ?

Nombreux sont les prisonniers français qui, durant la deuxième guerre mondiale, ont connu des aventures étonnantes après leur évasion des camps allemands. Celle que nous livre ici Jean de Lavallée a son cachet bien particulier, car c'est à la fois une histoire à rebondissements et un itinéraire spirituel.

Mobilisé dans l'artillerie hippomobile lorsque la guerre éclate, il est fait prisonnier le 20 juin 1940 dans les environs de Toul. Il ne rentrera à Paris que le 22 juin 1945, après cinq ans de captivité entrecoupée d'évasions. Les lignes qui suivent sont tirées d'un exposé qu'il a fait récemment au Québec où il vit actuellement.

Décembre 1944. Une neige légère couvre le sol. Dans un train, quelque part entre Stettin et Stralsund, une locomotive poussive, un de ces modèles à vapeur toujours en service, tire de vieux wagons.

La vapeur surchauffe les voitures. Assis sur une banquette dans un compartiment bondé, je somnole, engourdi par la chaleur, dans la quiétude d'une sécurité toute relative. Un coup bref à la porte : « *Bitte, Papiere, Ausweis...* » Un policier de la Gestapo contrôle le train.

Malgré une légère pointe de déception – « serait-ce déjà la fin de mon évasion ? » – je me sens tellement libre et dépréoccupé de ce qui peut m'arriver que, lorsque le policier se tourne vers moi, je le regarde franchement, clairement dans les yeux, avec mon meilleur sourire : « *Ich habe keine Papiere. Je n'ai pas de papiers.* »

Arrêté, emmené au compartiment de service, en queue du train, je me retrouve assis en face de mon policier, entouré d'agents des chemins de fer. C'est un vieux wagon, datant de l'époque où, rompant avec les compartiments isolés, munis de deux portières de chaque côté de la voie, on avait commencé à concevoir, en Allemagne, un couloir latéral et des toilettes. Ces dernières se trouvaient à côté du compartiment de service où j'étais, à

cheval sur le couloir, avec un système compliqué de barres de fer permettant de fermer ensemble les deux portes.

Le train roule lentement, s'arrête à toutes les gares. Après un certain temps, je demande l'autorisation d'aller aux toilettes. Je referme la porte, sans actionner le verrou, me réservant ainsi la possibilité de sortir de l'autre côté. Puis, au moment où le train repart après une courte halte, à une petite station, je sors du côté opposé au compartiment, bouscule deux soldats qui fument dans le couloir, ouvre la portière donnant sur la voie et saute.

Mais le policier surveille. Il descend derrière moi ; nous voilà courant à travers champs, l'un derrière l'autre. En ce mois de décembre en Poméranie, le sol labouré est gelé, sous une mince pellicule de neige. Courir est impossible. Je marche le plus vite possible pour maintenir ma légère avance. J'entends crier : « Halte ! halte ! », puis des coups de feu. Je comprends en même temps qu'on tire sur moi et que six coups ont été tirés. J'avais lu beaucoup de romans policiers, aussi me dis-je que le chargeur est vide et que je peux continuer.

A l'extrémité du champ, j'atteins une plantation de jeunes sapins, si serrés et si touffus que je dois me faufiler entre les troncs en rampant. Je m'arrête à environ six mètres de la lisière du bois. Je vois les jambes de mon poursuivant



suivre la lisière pour contourner le petit bois.

Une prière, une élévation vers Dieu, un temps de silence... et la pensée très claire, très nette vient... de traverser le petit bois, de prendre le chemin et de marcher sans m'inquiéter des rencontres que je pourrais faire.

Je traverse le bois, arrive en effet à un chemin qui longe une voie ferrée et continue de marcher tout l'après-midi. La nuit tombe quand je rencontre deux prisonniers de guerre français qui, le travail terminé, rentrent dans leur kommando, les outils sur l'épaule.

« Salut. Sais-tu si je peux me cacher chez vous pour la nuit ? – Je ne te le conseille pas. Il vaut mieux continuer. A trois kilomètres d'ici, tu trouveras un camp de travailleurs civils français, tu peux y rentrer sans problème. Ils sont nombreux, ils te cacheront facilement. »

Poursuivant ma route, j'arrive au camp de Lensing où j'ai séjourné plusieurs semaines deux ans auparavant. J'ai ici de nombreux amis. Accueilli avec chaleur, nourri, caché, je passe plusieurs jours de repos et de détente. Je romps enfin avec la vie vagabonde et engagée qui a été la mienne depuis un mois.

L'un de mes bons amis, parti à 18 ans à la guerre, avait été fait prisonnier en 1940. C'était un militant chrétien convaincu. J'avais

fait équipe avec lui pour essayer de faire bouger la masse souvent amorphe de nos camarades. Nous nous retrouvons après deux ans de séparation et tentons de renouer le dialogue interrompu. Mais Claude a changé, il est tombé amoureux.

Dans ce camp de travailleurs civils français, une petite maison est réservée aux femmes qui, en cette fin d'année 1944, avaient dû quitter précipitamment la France dans les fourgons de l'armée allemande pour éviter les représailles de la Libération. L'une d'elles, Bernadette, qui avait été la maîtresse de plusieurs officiers allemands, était son aînée de plusieurs années. C'était elle l'objet de son amour.

Pour Claude, cet amour est sans issue, mais, aveuglé sur tout ce qui le sépare de Bernadette, il est totalement pris. J'essaie de l'aider à voir clair en lui et je cherche, impuissant, les mots qui pourraient le défendre de lui-même. Chaque matin, dans le moment de silence qui guide ma journée, une pensée claire est présente, m' enjoignant de parler avec Claude de certaines de mes propres difficultés, celles de mon passé dont je ne suis pas très fier. Le soir arrive, je n'ai rien fait ou rien pu faire.

Le courage me manque. Cinq jours plus tard, Claude me demande de l'accompagner dans la soirée chez Bernadette qui a beaucoup insisté pour m'inviter, désirant me connaître. Ce

n'est certainement pas la solution à leur problème, mais, par faiblesse, j'accepte.

Chez Bernadette, à peine le café servi, la porte s'ouvre brutalement sur le chef de camp allemand, accompagné d'un chien policier. Immédiatement, il se dirige vers moi : « Qui es-tu ? Tu n'es pas du camp ? Tes papiers ! » Ramené au bureau du camp, je suis pris en charge par la police qui me conduit à la prison civile de Stralsund, petite ville située au bord de la mer Baltique. Je sais maintenant ce que m'a coûté ma désobéissance, ma peur de trancher dans le vif avec mon ami Claude.

La patience de Dieu s'est lassée. Cinq jours sans faire ce que je pensais dans le silence du matin, ce que Dieu me demandait de coûteux... Je suis tombé dans le piège. Mon espoir, en y repensant quarante ans après, c'est que, ce soir-là, Claude aura vu clair et que ce que je n'ai pas fait par mon témoignage, Dieu l'aura fait par mon arrestation.

Au greffe de la prison, malgré l'heure tardive, les formalités d'admission sont vite remplies. Le gardien, plutôt du genre « bon père de famille », me fait vider mes poches et me laisse, quelle chance !, un petit livre (le Nouveau Testament) et mon chapelet. Enfermé à double tour dans une cellule d'isolement, j'essaie tant bien que mal de me réchauffer, sous une maigre couverture de coton.

Le chapelet entre mes doigts, l'évangile que je tâte dans ma poche font monter en moi un élan de reconnaissance vers Dieu. Je me retrouve trente mois en arrière, lorsque, seul dans un wagon de marchandises, au cours d'une évasion, je découvrirais l'Évangile et avais la révélation de l'amour de Dieu et de la réponse de Jésus, tout proche de moi.

Tout avait commencé en 1942.

Mais cette première évasion prend un tour inattendu...

Nous sommes donc en 1942. Bernard et moi avons décidé de nous évader le 2 avril. C'est la pleine lune. Cela devrait nous permettre d'identifier plus facilement la destination qui est inscrite sur les wagons de marchandises dans lesquels nous comptons nous cacher. Mais, une semaine avant la date fixée, à la fin de l'appel du matin, un groupe de quinze



prisonniers dont moi-même sommes retirés de la colonne de départ pour le travail. Nous avons l'ordre de rassembler toutes nos affaires pour changer de *kommando*. J'ai juste le temps de glisser à Bernard : « Toujours d'accord pour le 2 avril. On se retrouve à la gare de triage. »

Le nouveau *kommando* de travail est situé dans une cimenterie à Gmunden, à une vingtaine de kilomètres de la fameuse gare de triage, dans un site extraordinaire. Au bord d'un lac, dans ce paysage des Alpes autrichiennes, je bénéficie d'une très belle vue. Je suis affecté au chargement des concasseurs de calcaire. Les prisonniers sont logés en dortoirs dans une petite maison aux fenêtres protégées de barbelés. Le petit camp lui-même est entouré de barbelés. Les deux sentinelles habitent à côté et dorment tranquillement, mettant leur confiance dans les barbelés pour assurer la garde du groupe de prisonniers.

Le jour fixé pour le rendez-vous, le 2 avril, je réussis à subtiliser une pince coupante dans l'atelier voisin de mon poste de travail et à la rapporter au *kommando*. Après l'appel du soir, j'attends tranquillement dans mon lit afin de laisser à mes gardiens le temps de s'endormir. Calmement, dans le noir, je m'habille avec les vêtements que j'avais rassemblés et qui peuvent, tant bien que mal, passer pour des vêtements civils. En tout cas ils ne portent pas le fameux K.G. en grosses lettres de peinture noire dans le dos qui signalent « *Kriegsgefangener* » (prisonnier de guerre). J'ai déjà préparé mon sac avec la carte du réseau des chemins de fer prise dans un wagon en réparation, mon petit pécule en Reichsmarks, produits d'échanges au marché noir, des biscuits de guerre que je conserve depuis des mois, quelques boîtes de sardines, une tablette de chocolat et un bidon de deux litres de l'armée française rempli d'eau.

Je réveille l'homme de confiance du *kommando* pour le prévenir de mon départ. Celui-ci, très ennuyé par cette décision car il craint des représailles pour l'ensemble du groupe, ne fait cependant rien pour m'en empêcher et m'aide même à franchir la fenêtre dont j'ai coupé les barbelés.

Rapidement, je me trouve sur la route, marchant au milieu pour éviter les flaques d'eau, attentif à tout bruit suspect, le cœur ivre de liberté, dans la joie d'être libre, sentiment inoubliable

qui me donne des ailes. Je marche une partie de la nuit sans rencontrer personne et arrive à la gare de triage. Je parcours les voies à la recherche de Bernard, mais en vain. Le jour approche, je décide de lui donner encore une chance et d'attendre la nuit prochaine. Je me cache dans un petit boisement sur une colline surplombant les voies.

La journée est calme, marquée seulement par une alerte au début de l'après-midi. Un enfant qui joue s'est rapproché de mon abri précaire. A-t-il aperçu quelque chose ?... Ouf ! Son père l'appelle et il repart.

La nuit venue, je redescend sur les voies et essaie de lire les étiquettes collées sur les wagons. Je n'avais pas prévu les caractères gothiques de l'écriture allemande qui ne sont guère faciles à déchiffrer. Finalement, j'aperçois un wagon citerne portant l'indication : Francfort-sur-le-Main. Par rapport à mon point de départ en Autriche, c'est un progrès : je vais me rapprocher de

la France. Le wagon métallique est neuf, je me cache dans la cabine du serre-frein. Avec des bouts de ferrailles, je bloque les serrures des deux côtés afin que personne ne puisse ouvrir de l'extérieur. Je m'installe du mieux que je peux. Avec un peu d'huile prélevée dans une boîte de sardines, mélangée à de la poussière, je rends opaques les fenêtres vitrées de la cabine et je me prépare à faire ce voyage de six jours et six nuits, avec de longs arrêts, interminables.

Il n'y a qu'un incident. Un employé qui veut traverser la voie saute sur le marche-pied et essaie d'ouvrir la porte. Il tape violemment avec un outil sur le loquet. Il essaie de regarder par la fenêtre pour voir ce qui peut bloquer la serrure. Heureusement celle-ci tient bon, l'employé renonce, au moment d'ailleurs où le bout de ferraille ébranlé par les coups commence à sortir de son logement.

Au début, tout à la joie de rouler et de me rapprocher de mon pays, le temps ne me paraît pas trop long, mais je



Illustrations
et couverture
de Heinz Krieg

commence cependant à trouver lourde cette solitude dans une cellule étroite et inconfortable.

Je n'avais prévu aucune lecture et pourtant... j'avais glissé dans mon sac en partant un petit Evangile selon saint Jean. Un aumônier me l'avait offert, ainsi qu'à tous mes camarades, pour la Noël 1941. Je l'avais accepté sans m'y intéresser et l'avais placé négligemment sur la planche de mon placard. Au moment de rassembler mes affaires, je ne sais pourquoi, je l'avais glissé avec les quelques vêtements et la nourriture que j'emportais. Puisque je l'ai maintenant et que c'est le seul texte imprimé que je possède, je le lis de la première à la dernière ligne, simplement pour passer le temps. Je recommence et le lis ainsi entièrement cinq ou six fois de suite.

Le miracle se produit, je sens que Dieu existe, que Jésus m'aime et que tout ce texte de l'Evangile me concerne, moi qui avais toujours considéré que ces histoires de brebis et de pasteurs n'avaient pas de sens au vingtième siècle. Je sens à cet instant que je suis chrétien et que, quoi qu'il arrive, je dois vivre désormais en chrétien.

Je ne sais cependant pas ce que cela représente. Aussi, lorsque je suis découvert dans mon wagon et transféré dans un *kommando* disciplinaire, puis à Rawa-Ruska, un camp de représailles situé en Ukraine polonaise – actuellement en Russie – je réponds, le premier soir, à l'invitation d'un aumônier, évadé comme moi, qui annonce la prière du soir un quart d'heure avant le couvre-feu, au coin de mon unité d'habitation.

Je m'y rends. On annonce pour le lendemain une messe, comme tous les matins, une demi-heure avant l'appel. Je décide encore d'y aller. Pendant des semaines, je reste inactif, me laissant peu à peu baigner par la Lumière et la Grâce, lavant mon âme de tout mon passé où il reste encore beaucoup d'ombres. Puis je cherche à m'instruire davantage et me rends à des réunions organisées par d'anciens Jocistes qui ont créé un mouvement d'Action Catholique pour les prisonniers de guerre. J'apprends, je m'instruis, mais ne vais pas plus loin.

A la fin de l'été, les Allemands organisent des convois pour ramener en Allemagne ces dix-sept mille prisonniers de guerre que l'éloignement de ce camp de représailles

a laissés inactifs trop longtemps. Je fais partie d'un convoi, réussissant à rester dans le même groupe que « la petite popote » de camarades avec lesquels je partageais les colis, les bonnes et les mauvaises fortunes.

Premier *kommando* de travail, une ferme d'Etat, plusieurs centaines d'hectares de betteraves sucrières qu'il faut arracher et décoller. Les journées de travail sont dures et terriblement longues après cette période de malnutrition et d'oisiveté qui a été la nôtre au camp de représailles.

Peu après, je suis affecté dans une usine d'aviation où je rejoins une centaine de prisonniers français. Je ne les connais pas, mais très vite tout l'enseignement que j'ai reçu à Rawa-Ruska refait surface. Je sens que maintenant je dois le transmettre et je me lance.

Groupes de prières, réunions d'étude de l'Evangile, examens de vie, sans autre entraînement, sans préparation, je deviens animateur, rassemblant un petit groupe de sept à huit camarades. En l'absence de prêtre, uniquement entre laïcs, nous nous débrouillons comme nous pouvons. Mais, peu à peu, je deviens ainsi connu de tous. Lorsqu'on nous demande de désigner l'un de nous comme homme de confiance, c'est-à-dire celui qui serait l'interprète de tous auprès des Allemands civils et militaires, pour transmettre les consignes, mais aussi pour essayer de défendre nos intérêts, je suis nommé à l'unanimité.

Les Allemands m'avaient-ils repéré ? Toujours est-il qu'il refusent d'entériner cette élection et profitent d'un échange de prisonniers pour m'envoyer, dans la demi-heure, dans un autre *kommando*.

Encore une usine de guerre. Je retrouve un groupe de camarades de Rawa-Ruska qui m'adoptent aussitôt dans leur popote. Nous sommes ainsi huit prisonniers qui mettons tout en commun, nos ressources, les colis que nous recevons, la cuisine que l'un ou l'autre prépare... L'un d'entre nous qui a aussi retrouvé la foi à Rawa-Ruska me passe un livre de l'Anglais Stephen Foot, *Ceci n'est pas pour vous*, publié au début des années 30 par le Groupe d'Oxford qui deviendra, à la veille de la guerre, le Réarmement moral. Il me dit : « Tiens, c'est bien pour toi. Je crois que cela te plaira. »

Effectivement, je suis fasciné. Je découvre le livre, le relis plusieurs fois. Je découvre un monde jusqu'ici inconnu,

un monde où l'on n'est plus seul avec ses bons sentiments mais où l'on existe personnellement, où Dieu vous intègre dans son plan pour le monde. Jusqu'ici, pour moi, être un bon chrétien, c'est avoir de bons sentiments, respecter une morale stricte, assister aux offices religieux, aider à l'occasion les autres par de bonnes paroles ou de bonnes actions.

Je découvre une action révolutionnaire, engagée dans la reconstruction du monde. Où que l'on soit, quoi que l'on fasse, on peut agir en se mettant aux ordres de Dieu. Il n'y a plus rien de nébuleux, aucune rêverie sans fin sur un monde meilleur, il ne s'agit pas de sacrifier une génération pour l'homme de demain, mais d'une action immédiate qui commence par soi-même, aujourd'hui. Si tu changes, une petite parcelle du monde changera, cela se répand et devient très vite contagieux. C'est simple à entreprendre. Une feuille de papier, un crayon, on se met en présence de Dieu comme un simple serviteur qui demande ce qu'il doit faire pour la journée et, aussi, qui révise sa vie, ses actes, à la lumière de critères que l'on prend comme absolus. Absolus, oui. S'ils étaient relatifs, ce ne seraient que de bonnes indications mais ils ne seraient pas des critères. Ils sont là, apparemment inoffensifs, mais avec toute leur exigence : honnêteté, pureté, dépréoccupation de soi et amour.

Quant au plan de Dieu pour la vie, si des pensées viennent dans le silence, cela vaut la peine d'essayer. Je m'y mets. Je note mes pensées chaque fois que je trouve le moyen de m'isoler pour me mettre ainsi en présence de Dieu et Lui demander : « Qu'attendez-Vous de moi ? » Oh ! ce n'est pas compliqué, rien de révolutionnaire, ni d'extraordinaire, aucune révélation, mais tout bonnement des décisions à prendre, des actes à poser, des réparations à faire dans la vie de chaque jour.

Poussant jusqu'au bout l'expérience, j'accepte d'obéir aux pensées qui m'apparaissent clairement dans ce moment de silence et que je note. Quelle découverte ! Dans ce camp de prisonniers, sous la contrainte des gardiens et des contremaîtres à l'usine, astreint souvent à un travail pénible et difficile, je trouve la véritable liberté... et la joie. Lorsque j'avais décidé que désormais je vivrais en chrétien, j'avais accepté certaines règles de conduite avec leurs interdits, certaines pratiques de prière. Je les avais acceptées avec toute ma bonne volonté.

J'accède maintenant à une autre dimension. Je sais que ma vie a un sens. Je ne suis plus esclave, je redeviens quelqu'un d'utile, d'utilisé, quelqu'un de libre et je m'engage joyeusement dans cette nouvelle vie.

Ma condition de prisonnier se poursuit, monotone mais riche, car je m'efforce de transmettre cette bonne nouvelle à d'autres. J'obtiens l'autorisation de sortir le dimanche. J'en profite pour parcourir clandestinement la région, le nord de la Poméranie, passant dans les *kommandos* isolés. En l'absence de prêtres, les prisonniers y vivent sans espérance. J'essaie de regrouper ceux qui cherchent, qui doutent, qui attendent.

Un jour, je prends le train et le ferry-boat pour l'île de Rügen. C'est le point le plus avancé en direction de la Suède. Je veux prendre contact avec les camarades du *kommando* disciplinaire qui s'y trouve. La Gestapo contrôle le train, je n'ai pas de papiers réguliers. Arrêté, puis transféré à Stettin, je suis enfermé dans une petite cellule individuelle de 1 m 20 sur 3, où je rejoins cinq autres prisonniers français !

L'absence de place, d'air respirable, car le renouvellement se fait mal, rend les conditions de détention très pénibles. La nuit, on décroche du lit replié la mince paillasse qui s'y trouve et on la place au centre de la cellule. Quatre détenus arrivent tant bien que mal à s'y installer, les quatre têtes au centre, le dos à plat sur la paillasse et les jambes repliées. Le cinquième prend place sur le tabouret placé contre la porte et le sixième sur la cuvette des toilettes. Une permutation permet à chacun de passer deux nuits sur trois à peu près allongé, la troisième assis.

Quand je suis appelé pour l'interrogatoire de la Gestapo, je ne suis pas du tout rassuré, mais je me rappelle la parole de l'Évangile : « Quand vous serez interrogés en mon nom, ne vous inquiétez pas de ce que vous direz, l'Esprit sera en vous et parlera par votre bouche. » Je pars ainsi plein de foi. Je réponds calmement, simplement aux questions qui me sont posées. Je n'ai pas peur. Je regarde le policier bien en face, le regard clair, préoccupé de ce qui peut se passer, pleinement confiant dans le Seigneur.

L'interprète qui m'est affectée est une jeune fille, la fille d'un juge, m'a-t-on dit. Elle parle un français un peu hésitant, mais très correct. Elle a dépouillé et lu tous les écrits que l'on a trouvés dans mon armoire au *kommando* et n'y a rien vu, dit-elle, de contraire au Reich allemand. Elle pense plutôt que le prisonnier incite ses camarades à aimer les contremaîtres et donc à bien travailler (sic) !

Manifestement elle est chrétienne. Dans tous les écrits que je possédais, ne se trouvent que des propos reflétant des sentiments chrétiens. Dans un papier même, et c'est sans doute ce à quoi elle fait allusion, le problème des relations entre les prisonniers et les Allemands est étudié sur le plan chrétien. On doit, certes, aimer ses compatriotes, mais les païens ne le font-ils pas ? Il faut aller au-delà, aimer ses ennemis qui, qu'on le veuille ou non, sont nos frères en Jésus-Christ.

Après huit jours d'emprisonnement, je bénéficie d'un non-lieu. Reconduit à mon *kommando*, j'y suis chaleureusement accueilli par mes camarades. Mon armoire a été entièrement vidée, à l'exception toutefois d'un carnet d'adresses que j'ai la surprise de retrouver là, bien en vue sur une planche au milieu de l'armoire. C'est un vrai miracle, car ce carnet contient les noms et les adresses des camarades que je retrouvais régulièrement lors de mes visites du dimanche. Encore une raison de confiance et de joie.

La vie reprend son rythme habituel jusqu'à ce que je sois transféré près du front des Ardennes, en novembre 1944. A ce moment-là, avec quelques camarades, nous faussons à nouveau compagnie à nos gardiens. Affectés à la pose de câbles téléphoniques directement derrière les lignes allemandes, nous refusons ce genre de travail qui, étroitement associé aux combats du front, n'est pas autorisé par la convention de Genève. Nous profitons de circonstances favorables pour rejoindre une gare où nous nous perdons dans la foule. Mais, du même coup, je perds mes camarades de vue.

Un train va s'ébranler. Je monte et là, dans le silence, m'en remets à Dieu. Je lui demande que faire. Depuis longtemps, j'avais accepté que si Dieu

m'avait placé en captivité en Allemagne, c'est qu'Il pouvait m'utiliser. C'est là qu'Il voulait que je sois. Je décide donc de ne pas tenter de passer en France. Le front y est stabilisé, ce serait difficile et très risqué. La fin de la guerre est proche. Je vais donc mettre ma liberté provisoire au service de ma foi, en visitant les groupes de prisonniers français un peu partout et en témoignant de ce que j'ai découvert.

Commence alors un long voyage à travers l'Allemagne aux villes rasées, au hasard des correspondances de trains et des pensées du matin, suivant d'abord le flux des réfugiés puis allant à contre-courant. Partout je rencontre des Français, prisonniers ou travailleurs civils qui m'accueillent, me logent, me nourrissent et reçoivent mon message. C'est une aventure extraordinaire, passionnante, avec des contacts souvent brefs, car il est dangereux de rester longtemps au même endroit.

J'arrive ainsi à Berlin, après un voyage de près d'un mois. Là, j'échappe une fois encore au contrôle de la police dans un buffet de gare. Puis c'est l'arrestation à Lensing et l'on connaît la suite.

La guerre va se terminer bientôt.

Mon aventure aussi, mais que de richesses accumulées !

A Stralsund, dans ma cellule d'isolement, je serre précieusement l'Évangile que je pourrai lire et relire pendant ces journées de solitude. Je ne suis pas triste, un peu déçu cependant : l'aventure est finie. J'ai connu des jours intéressants. J'ai rencontré des dizaines et des dizaines de gars, dans un contact trop court sans doute, mais plein de richesses. Je me retrouve maintenant dans l'isolement de cette cellule nue et froide. Un lit repliable contre le mur, une tablette avec un tabouret, une tinette qu'il faut sortir tous les jours et une cruche d'eau à multiples usages.

La vie est rythmée par la distribution des repas à travers le judas ménagé dans la porte. Le matin une boisson chaude, à base de feuillages, qui n'a même plus l'apparence de café, à midi

une soupe peu consistante et le soir un morceau de pain accompagné d'une faible portion de pâté, de fromage ou de confiture. A cette occasion, on m'a remis une gamelle métallique ayant la forme d'une petite cuvette, mais pas de cuiller.

Aucun contact avec l'extérieur. Les prisonniers qui servent la soupe sont polonais et ne s'intéressent pas à moi. Le gardien ne leur permet d'ailleurs pas de parler. Après une dizaine de jours, je calcule qu'on est le 25 décembre. Je célèbre seul dans ma cellule cette fête de la joie et du Renouveau. A midi, premier cadeau inattendu, le gardien me fait remettre une cuiller en même temps que ma soupe. Le soir, à l'heure du souper, nouvelle surprise, on vient me chercher avec toutes mes affaires pour me transférer dans une autre cellule.

Je rejoins ainsi quinze autres Français, pour la plupart prisonniers de guerre, qui s'y trouvaient déjà, certains depuis longtemps.

En ce soir de Noël, je connais la joie de ne plus être seul, de pouvoir parler, échanger mes expériences, me sentir solidaire des autres. J'échappe surtout à la solitude qui, même illuminée par l'Évangile et la prière, commençait à me peser. La vie s'organise tranquillement dans la prison. Certains ont la chance de travailler pendant la journée à l'extérieur, ce qui, malgré la rigueur de l'hiver au bord de la mer Baltique, m'apparaît vite comme un sort meilleur.

Je me porte donc volontaire, dès qu'il manque un homme dans le groupe qui part le matin. Je suis affecté à un groupe d'une douzaine de prisonniers, presque tous Français, qui déchargent des wagons à la gare pour le compte d'une usine de produits alimentaires. Le travail est dur d'autant plus que nous sommes tous sous-alimentés. Les sacs de farine, en particulier, pèsent cent kilos. Il faut les charger sur notre dos et les porter dans un camion sur la route. Mais il y a des compensations. Tout d'abord nous sortons de la prison, nous voyons le ciel bleu de l'hiver, la campagne sous la neige et, avec de la débrouillardise, nous arrivons à obtenir un supplément de nourriture.

Convoqué un jour par la Gestapo, je fais la même expérience que l'année précédente à Stettin. Je laisse simple-



ment Dieu parler à travers moi, sans préparer de défense. Pourquoi suis-je en fuite ? Pourquoi me suis-je échappé des mains du policier qui m'a arrêté ? L'interrogateur revient constamment sur ces questions. « Pour être libre », est ma simple réponse. La désorganisation des communications avec l'ouest de l'Allemagne est telle, en ce début d'année 1945, que mon dossier n'a jamais pu être transmis. Après sept semaines, n'ayant rien obtenu, la police décide de classer l'affaire et de libérer ainsi une place dans la prison. Elle me renvoie dans mon *kommando* d'origine, à Barth-Holz.

Deux mois plus tard, les fronts de l'Est et de l'Ouest sont enfoncés et les troupes alliées déferlent des deux côtés, prenant en tenaille l'armée allemande. Les Russes sont maintenant à trente kilomètres de Barth-Holz. Un dimanche, je fais la connaissance de prisonniers de guerre belges convoyant un train de camions qui évacuait vers l'ouest le matériel d'une scierie de Prusse orientale. Ils n'ont pas de gardiens, accompagnés seulement par le propriétaire de la scierie. Celui-ci cherche à échapper à l'étreinte soviétique et à sauver son matériel. Le convoi part vers l'ouest, vers la France, mon pays. Je me prends à rêver. La guerre, manifestement, est finie. L'empire allemand craque de toutes parts. « Est-il possible de me cacher dans un de vos camions ? - Aucun problème. Le propriétaire a

tellement peur de perdre son usine et de voir son matériel réquisitionné par les Russes qu'il ne veut qu'une chose : rejoindre les Américains. Aussi sommes-nous les maîtres du convoi, à condition que les camions soient entretenus et que l'on roule vers l'ouest. Il a besoin de nous pour sauver son matériel et espère que nous le protégerons vis-à-vis des Alliés. Trouve-toi demain matin à cinq heures sur la route. Tu monteras dans un camion, rien de plus facile. »

Le lendemain, je suis au rendez-vous. Nous roulons pendant une dizaine de jours sur des routes encombrées par des convois de réfugiés, par des fuyards de l'armée allemande en débandade, dans une cohue indescriptible.

Un jour, le convoi se trouve brusquement sur une route libre, entièrement dégagée. Il n'y a plus ni réfugiés, ni soldats en fuite. Les camions roulent bon train. Au bout de la route, arrivant à travers champs, deux *command-cars* de l'armée américaine arrêtent notre convoi. Nous avons déployé en tête un drapeau belge hâtivement confectionné. C'est le 2 mai 1945. Nous ne sommes pas encore tout à fait libres de nos mouvements. Nous serons encore ballottés de ci de là pendant quelques semaines. Mais nous voyons enfin le bout du tunnel.

JEAN DE LAVALLÉE
Québec, décembre 1984



La Riviera vaudoise vous accueille



Ω
OMEGA
QUARTZ

Constellation Quartz
Acier, étanche, glace saphir Fr. 1250.-

Girardin

Horlogerie-Bijouterie
Grand-Rue 56 Montreux
Téléphone: (021) 63 40 13

IDÉAL-COIFFURE
Salon Dames et Messieurs

P. Di-Federico

Avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 63.69.50.

M. et Mme Frioud

Laiterie de Gruyère

votre spécialiste en produits laitiers
Rue de l'Eglise catholique, Montreux

Michel PIRALLI

Plafonds suspendus - Staff

EN FENIL S/VEVEY Tél. 51.18.31.



R. BLANK, graines

NEUCHÂTEL

Place des Halles 13
MONTREUX Avenue des Alpes 51
VEVEY Avenue Paul-Cérésolle 11



AUDI

**GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY**

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

SRE

LUSTRIERIE MODERNE ET DE STYLE
APPAREILS MENAGERS

Société Romande d'Electricité

ENTREPRISE

LIEBHAUSER S.A.

BATIMENTS - TRAVAUX PUBLICS

MONTREUX

Téléphone 63.13.64.

**Jus de
pommes obi**
obi plaît - obi satisfait
obi est parfait



Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

Eaux minérales - Bières

Avenue Mayor-Vautier 6 - Sous-Gare
1815 MONTREUX-CLARENS. Tél. (021) 64.11.61.

**PITTELOUP
CLARENS**

Tél. 64.64.58.

Alimentation générale

Marchandises
de 1^{re} qualité

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie

Avenue Paul-Cérésolle 12
1800 Vevey